

A Gaza, un troisième vendredi sous les balles



Un Palestinien est mort et 220 ont été blessés par des tirs israéliens. Les urgences sont saturées



Le trophée du jour peut écorcher les mains. Il faut maîtriser son excitation et s'organiser pour le mettre à l'abri. Une quinzaine de jeunes Palestiniens tirent, au bout d'une corde, plusieurs mètres de barbelé arrachés à la frontière de Gaza, à l'est de Chadjaya. Cette pelote dentée si dérisoire leur procure une satisfaction intense en ce 13 avril, troisième vendredi de suite consacré à la " marche du grand retour " des réfugiés.

Le face-à-face avec les soldats israéliens se poursuit. Déjà, un autre groupe de quatre adolescents part vers l'avant. L'un porte un câble, un deuxième dissimule maladroitement de grandes pinces sous un tee-shirt moulant. On ne sait s'ils reviendront indemnes. La foule reste sagement à l'arrière, plus préoccupée par les stands de nourriture et de jus de fruits.

" Rien à perdre "

Quelques centaines de jeunes s'enhardissent. Les 220 blessés par balles de la journée n'y changeront rien, pas plus que le nouveau mort, s'ajoutant à la trentaine déjà enregistrée depuis le 30 mars. Ceux qui défient les tireurs, avec des pierres n'atteignant jamais leur cible ou des pneus brûlés, utilisent leur seul capital, si peu coté : leur corps. Ils ne peuvent se satisfaire d'un drapeau palestinien hissé haut, ou d'un autre, israélien, piétiné, selon la scénographie proposée, vendredi, près de Jabaliya, au nord de la bande de Gaza.

On assiste à la collision déséquilibrée de deux volontés. " *Il faut éviter d'être des cibles faciles pour les snipers*, souligne Bassem Naïm, haut responsable du Hamas. *Mais les jeunes sont frustrés, en colère, sans rien à perdre ; 60 % sont au chômage, 80 % de la population vit sous le seuil de pauvreté. On ne*

peut les contrôler. "

Pourtant, si le mouvement islamiste avait voulu bloquer l'accès à la bordure frontalière, il aurait pu le faire. Au contraire, Bassem Naïm n'écarte pas un scénario dans lequel, le 15 mai, pour le pic de la marche, les factions palestiniennes pousseraient les manifestants, par milliers, à tenter de pénétrer en Israël. *" Pourquoi pas ? ", lance-t-il. A cause des centaines de morts probables ? " Etre tué à petit feu par le siège ou rapidement par les snipers... au final, le criminel est toujours israélien. "*

Mahmoud Aouad avance à travers champ sur ses béquilles, entouré de quelques amis du camp de Jabaliya. Il a 25 ans, il a perdu sa jambe droite dans un bombardement israélien en 2014. Il veut -aller jusqu'à la clôture, au nom de ses aïeux et de terres perdues en 1948. *" Même s'ils découpent nos corps en morceaux, on continuera à avancer. "*

Mohammed Belaoui, 19 ans, confirme. Il porte des vêtements crasseux. Le matin, crâne-t-il, il est parvenu avec un ami jusqu'à la clôture. Il a sorti ses pinces de jardin et a tranché le métal, avant que les tirs israéliens ne les fassent fuir. Et il revient, en cette fin de matinée. Pour mourir ? *" Seul Dieu le sait. "* Une charrette passe, tirée par un cheval. Elle convoie des pierres vers l'avant, pour la suite de la journée.

Impossible de mesurer au trébuchet les motivations de ces jeunes soumis au blocus depuis onze ans : ce qui relève du mimétisme, de la haine, du deuil de proches, de la mémoire du sang. Sans oublier l'ennui existentiel le plus accablant. Sur cette langue de terre qu'est Gaza, certains vivants semblent à moitié morts, et les morts, eux, demeurent toujours vivants, perpétuant une martyrologie lugubre qui fonde un lien collectif.

" Dans le cadre d'un conflit militaire, on a les moyens de faire respecter un cessez-le-feu, plaide Daoud Shehab, porte-parole du -Jihad islamique, deuxième grande faction à Gaza. Là, c'est un mouvement populaire qu'on ne peut discipliner, c'est la spontanéité qui le caractérise. " Au prix de tant de vies ? *" On veut les préserver, on dit qu'il ne faut pas approcher. Mais tout cela sert aussi à dévoiler la terreur israélienne. "*

Hôpital Al-Shifa, à Gaza, fin d'après-midi. Les ambulances se succèdent dans la cour, les -proches s'agglutinent devant les urgences, à l'accès restreint. Parfois, c'est une vieille voiture familiale qui ramène un blessé, -extrait péniblement de la banquette arrière. Le chef des urgences, le docteur Ayman Al-Sahbani, évoque le cas d'un père et de son fils de 8 ans, acheminés un peu plus tôt depuis le rassemblement à l'est de Chadjaya. Le premier a été touché par balle à la main, le second à la jambe.

Ce 13 avril est moins catastrophique que les deux vendredis précédents, en termes de bilan. Le docteur Mohana Ahmad est le directeur médical de l'hôpital Al-Awda, dans le nord du territoire. L'établissement, de petite capacité, a vu défiler des dizaines de blessés chaque vendredi de la marche. *" La nature des blessures, aux genoux, aux chevilles, montre une volonté de transformer les jeunes en handicapés, dit-il. Les tireurs israéliens s'entraînent. "*

Médecins " épuisés "

L'ONG française Médecins sans frontières (MSF) joue un rôle précieux pour soulager le système hospitalier gazaoui, au bord de l'infarctus. Dans trois cliniques, elle prend en charge les traitements postopératoires. Depuis le 30 mars, 350 blessés par balles ont été accueillis.

" Moins de dix parmi eux ont été visés ailleurs qu'aux membres inférieurs ", souligne Marie-Elisabeth Ingres, la chef de mission. Elle s'inquiète de l'état de ses collègues palestiniens. " Le système hospitalier s'effondre peu à peu, dit-elle. Depuis le 30 mars, les médecins sont dans l'action, ils travaillent nuit et jour. Mais, dans trois semaines, ils seront totalement épuisés. " MSF a dû procéder à des recrutements d'urgence, modifier les locaux et allonger ses heures d'ouverture, pour répondre à l'ampleur des besoins. Huit patients ont moins de 15 ans, deux ont 10 ans.

Dans l'entrée, les hommes attendent, béquilles en main, sur des chaises en plastique. Raouf Alouh, 32 ans, est assis sur un brancard. Il a été blessé dès le 30 mars, à l'est du camp de Boureij. *" Je savais bien que les tireurs israéliens pouvaient me tuer, si j'approchais. J'ai lancé des pierres, j'avais aussi des cisailles pour couper la clôture. "* Une balle l'a atteint à l'arrière de la cuisse, puis est ressortie. Il a déjà eu deux opérations. *" Quand je serai à nouveau en état, j'y retournerai. J'aurais aimé mourir, par la grâce de Dieu. "* Raouf Alouh est marié, il a quatre enfants.

Piotr Smolar

© Le Monde

◀ **article précédent**

En Equateur, les dissidents des FARC...

article suivant ▶

" Nous ne souhaitons pas voir la...